

## L'idéal historique de décroissance (résumé)

*Lettre de François Fourquet à Serge Latouche*

**Rencontre du MAUSS, Bayeux 14-16/9/07**

*Cher Serge,*

*La lettre que je t'ai envoyée hier 28 août est trop volumineuse: 32 pages serrées; je l'ai réduite à 8. Je répète les premières lignes: j'étais mal à l'aise en lisant ton livre, Le pari de la décroissance (2006). J'étais partagé: je suis bien d'accord pour mettre en cause la croissance qui fait courir le monde et je fais mienne la valeur de la frugalité volontaire, mais en même temps je suis consterné par la fiction de société que tu nous proposes comme idéal historique. Qu'est-ce qui ne colle pas? C'est en m'adressant à toi directement que j'ai tenté de répondre.*

*Ma lettre-résumé comporte toujours deux parties. La première tire la conclusion de l'histoire de deux millénaires de croissance et de mondialisation, deux aspects d'un même mouvement de très longue durée qui est au fondement du débat. La seconde est une critique de ton livre, de ta stratégie de forme léniniste visant à la décroissance, et du principe même d'une stratégie.*

*C'est ma manière de participer au débat prévu à Bayeux*

*Amicalement, François*

### **Introduction**

L'enjeu de la crise écologique est celui de l'intelligence, de la conscience, dit Hubert Reeves dans le bel épilogue de *Mal de Terre* (2003); il est "spirituel". Tu as raison, Serge, d'évoquer cet enjeu à la fin de ton livre. Nous pressentons, bien que confusément, la dimension religieuse de la crise et des moyens de la résoudre. Il ne s'agit pas de la religion traditionnelle, avec son ou ses dieux officiels. Notre monde est enchanté non plus par des Dieux divins adorés par les hommes d'avant le désenchantement du monde, mais par des dieux laïques du genre de ceux que tu désignes: la Raison, le Progrès, l'Histoire. Oui, c'est bien de religion qu'il s'agit.

Je suggère que la crise de la croissance économique est une crise de croissance de l'humanité même, et qu'elle ne peut être résolue par la propagande, la "décolonisation de l'imaginaire" et la dénonciation du "capitalisme", pour employer ton langage. Ta démarche politique est inspirée par le marxisme; seuls certains mots changent: le capitalisme se cache derrière la "société de croissance" et la manipule; le socialisme est remplacé par une "société de décroissance" autonome et conviviale, par essence "incompatible avec le capitalisme". Une avant-garde est toujours nécessaire, bien qu'elle ne prenne pas la forme d'un parti centralisé, et que la "révolution" qu'elle mène ne soit pas violente.

Ce schéma révolutionnaire me paraît tout aussi illusoire que son modèle marxiste: aussi bien le point de départ (le capitalisme) que le point d'arrivée (la société de décroissance) sont des mythes, le premier négatif et repoussant comme une chimère ou un démon, le second positif et attirant mais tout aussi illusoire que le socialisme dont il prend la place. Ton livre nage d'un bout à l'autre dans l'illusion. Mais cette illusion n'est pas la tienne, c'est la nôtre.

Avant de parler des mythes, j'étudie la croissance en la situant dans la longue durée de l'humanité, en montrant que la croissance du PIB (produit intérieur brut) n'est pas séparable de la croissance démographique, dont tu ne parles presque pas, et de la mondialisation, dont tu ne parles que pour la dénoncer et y opposer une "démondialisation" salutaire.

### **1. Croissance et mondialisation dans la longue durée**

#### ***Un énorme convoi lancé à fond de train***

Bien qu'il faille nous garder de la métaphore mécanique comparant l'économie à une chose, par ex. à un avion qui décolle (Rostow, le take off), nous pouvons comparer la population, l'économie et la société mondiales à un train, dont les voyageurs représentent les humains et la vitesse le rythme de croissance. Ce train est au départ démembré: les wagons, disposant de leur propre moteur, représentent les civilisations dispersées au hasard de l'essaimage préhistorique de l'homo erectus, puis de l'homo sapiens. Les wagons ont été formés dans l'Antiquité par les

bâtisseurs d'empire. Choisissons comme moment de démarrage le début de notre ère, à partir duquel nous disposons de quelques statistiques. Au début, ce train, disloqué, de dimension modeste, se traîne lentement; l'activité agricole des hommes ne dégrade pas la Terre. Mais au bout de 1000 ans, un wagon (l'Europe) se détache des autres et prend un certain essor. Vers 1500, à l'occasion des Grandes découvertes, ce wagon accroche l'un à l'autre les autres wagons (dilatation soudaine de l'économie-monde européenne), devient peu à peu la locomotive de l'ensemble, s'arrache à l'inertie et se met en route pour une très longue course. Le train s'alourdit d'abord modérément (augmentation de la population mondiale), puis de plus en plus rapidement.

Mais en même temps la locomotive augmente sa puissance, tient fermement dans ses liens les autres wagons du train: l'Europe conquiert et colonise le reste du monde. Lorsque la Révolution industrielle (RI) se déclenche, le train est quatre fois plus lourd qu'au début de l'ère chrétienne, mais la RI donne à la locomotive européenne un surcroît de puissance qui lui permet d'absorber en un siècle tous les wagons (les autres économies-mondes encore indépendantes). Au moment où la locomotive européenne est sur le point d'achever l'unification de l'économie mondiale, une nouvelle locomotive la remplace, composée du plus puissant des "rejetons" de l'Europe, les États-Unis; elle n'est pas beaucoup plus lourde que les wagons, mais plus efficace (c'est là que la métaphore a sa limite: elle ne peut illustrer la force du leadership mondial et la surpuissance qu'elle confère au leader; elle ne peut illustrer non plus que l'alourdissement du train – la croissance démographique – apporte aussi de l'énergie à l'ensemble). Mais la relève est difficile, chaque wagon tire à hue et à dia, et même un wagon important se décroche, la Russie devenue socialiste, pour faire cavalier seul; l'économie mondiale se fragmente, le train perd de la vitesse, jusqu'à ce que la locomotive américaine affirme son autorité au lendemain d'une guerre sanglante qui aura duré 30 ans (1914-1945). Un autre gros wagon se détache alors (la Chine) et s'en va rejoindre le wagon soviétique avec quelques wagons européens, puis coréen et vietnamien. Vers 1960, la rame dissidente transporte un tiers de la population mondiale. Malgré la guerre froide (1947), les wagons se remplissent, et la vitesse du train s'accélère comme jamais auparavant (croissance de l'âge d'or). Les chocs pétroliers (1973-1979) ralentissent le train, mais légèrement, et son poids total augmente encore avec la fin de la sécession socialiste (1989) et l'intégration de wagons imposants venus d'Asie orientale: il transporte à ce jour 6 milliards d'habitants-voyageurs, 26 fois plus qu'au moment du départ. *La population et l'économie mondiales sont devenues une énorme masse lancée à fond de train.*

Le train ne peut stopper d'un coup; l'énergie cinétique, l'inertie sont énormes. Le train crache feu et flammes, pollue l'atmosphère, rend l'air irrespirable. Monstre sourd et aveugle, il tend à tout détruire sur son passage. Il est emballé comme un cheval; rien ne semble pouvoir l'arrêter. Les préceptes moraux d'autolimitation et de sobriété joyeuse font de prime abord figure d'incantations magiques. Si certains chauffeurs réalisent qu'ils ont joué les apprentis sorciers et sont conscients des risques de catastrophe, les nouveaux venus dans le train de la croissance (les poids lourds émergents, notamment l'Inde et la Chine), sont décidés à rattraper l'avance de la locomotive occidentale et peut-être certains ambitionnent de la remplacer. Malgré les sages avertissements des Cassandre écologiques, ils investissent à fond dans l'industrie lourde et mécanique qui avait fait la puissance de l'Occident. Le train mondial est parti pour une nouvelle course de vitesse, de poids et de puissance, mais pour aller où?

Cette course planétaire semble due à deux facteurs qui se combinent sans se confondre absolument: la croissance et la mondialisation, qui semblent indissociables:

### ***1) Une croissance plurimillénaire. Une crue démographique exponentielle***

*La croissance économique brute* (mesurée par le PIB de chaque pays ou groupe de pays) se laisse décomposer en deux facteurs: la croissance démographique et la croissance économique proprement dite, tirée par le progrès technique et mesurée par l'évolution du PIB par tête; on obtient celui-ci en divisant le PIB d'un pays par le nombre de ses habitants.

Dans l'article complet, je mesure la croissance grâce aux fabuleuses séries d'Angus Maddison publiées il y a un an, *The World Economy*. L'humanité s'est engagée depuis l'an mil dans une crue démographique exponentielle: 230 millions d'individus en l'an 1, 1 milliard d'individus en 1820, 6 milliards en 2000. Il y a une sorte d'inertie démographique: aujourd'hui, le train a certes un peu ralenti, mais il roule encore deux fois plus vite qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Voilà bien, semble-t-il, un moteur majeur de la croissance économique. S'ajoute l'effet du progrès technique sur la productivité des hommes. Avec le recul, on aperçoit l'économie mondiale emportée par un mouvement unique et profond, malgré les variétés régionales ou accidentelles. Par exemple le choc pétrolier et "la crise" de 1973, comme on disait alors, n'a pas été vraiment une rupture dans l'histoire de la croissance. Le train continue à foncer vers nulle part.

## 2) *Une mondialisation plurimillénaire, elle aussi*

*La mondialisation* est un processus plurimillénaire dont la phase moderne commence dès le Haut Moyen âge, avec la formation des économies-mondes arabe et européenne. Les Grandes découvertes, permettent au XVI<sup>e</sup> siècle à l'économie-monde européenne de se dilater à l'échelle du monde; au XIX<sup>e</sup> siècle elle assimile les autres économies-mondes et tend à devenir l'économie mondiale tout court. Mais elle se heurte à la sécession de l'empire russe, devenu URSS, suivi en 1949 par l'empire chinois, devenu République populaire. L'unification de l'économie mondiale ne s'achève qu'avec l'absorption du socialisme, à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. La déréglementation supprime les obstacles nationaux qui s'opposaient au processus mondialisateur. Désormais, la voie est libre pour une nouvelle ère de l'économie mondiale,

Il y a un lien entre croissance et mondialisation: la croissance s'accélère quand l'économie se mondialise, c'est-à-dire exploite les ouvertures offertes par la mondialisation et la libéralisation, et ralentit dans les périodes de fragmentation. Au XX<sup>e</sup> siècle, ces divisions sont toutefois impuissantes à stopper le processus mondialisateur; par exemple, les protections nationales keynésiennes ou fordistes héritées d'avant guerre n'ont pas empêché, mais encadré la puissante mondialisation d'après-guerre.

### *La fin prévisible de la domination occidentale*

Un trait fondamental de l'âge néo-libéral, à partir des années 1970's, est la montée sur scène (et en puissance) des peuples jadis colonisés ou assujettis, désormais capables de peser sur les affaires mondiales. Si l'Occident domine encore, il n'est plus le maître absolu du monde comme il l'était depuis le XVII<sup>e</sup> siècle après l'effacement de la menace ottomane. Il doit partager son pouvoir avec les leaders émergents (Inde, Chine, Brésil, Afrique du Sud) qui entraînent avec eux l'ensemble du Sud. Nous assistons à un "rééquilibrage du monde", à un retour tendanciel à la situation d'avant la révolution industrielle.

### *Une mondialisation scientifique, technique et institutionnelle*

De même qu'au XIX<sup>e</sup> siècle la révolution industrielle s'est diffusée à partir de l'Angleterre, de même aujourd'hui l'Occident diffuse sa puissance technique au Sud là où il existe une capacité humaine de recevoir et de maîtriser les investissements directs. Chaque fois qu'un pays comme la Chine ou la Corée du Sud signe un contrat d'investissement (TGV, centrales nucléaires), le contrat oblige l'investisseur non seulement à partager sa technologie, mais encore à former les ingénieurs et cadres à la maîtriser. Comme la compétition est dure entre les grandes firmes mondiales, elles sont obligées de transiger si elles veulent conclure le marché. Voilà une forme moderne du "hélage du capital" expérimenté au Moyen Âge.

Cette diffusion du progrès technique est facilitée par la mobilité des capitaux organisée par la libéralisation financière: c'est une forme de mondialisation institutionnelle bien différente de la mondialisation financière de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, à laquelle on la compare souvent. En effet, aujourd'hui, au delà des capitaux financiers, il s'agit bien d'une diffusion de la technologie avancée de l'Occident, véritable nerf de la guerre, plus que l'argent. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les Européens exportaient bien leurs capitaux, mais jamais leur savoir et se gardaient de former les élites scientifiques parmi les peuples colonisés. Aujourd'hui, la donne a complètement changé.

Mais elle est lourde de menace pour l'environnement. Les pays émergents, libérés du corset ou du modèle socialiste (Chine et Inde), émergent comme poids lourds et se mettent à croître comme de gros dragons, aggravant du même coup les problèmes écologiques apparus en Occident. Il n'y a pas que la Chine; en ce moment même, l'Inde investit pour créer la première industrie automobile d'Asie et donc les routes et autoroutes qui vont défigurer le pays comme elles ont défiguré l'Occident. Le rouet de Gandhi, c'est fini. On dirait que la force qui pousse les dirigeants des pays émergents à emprunter la voie *industrielle* que l'Occident avait choisi pour

asseoir sa suprématie est plus forte que leur conscience écologique. En Occident, parallèlement au déclin de la société rurale, l'industrie lourde a commencé elle aussi à décliner au tournant des années 70. L'industrie automobile qui avait été dans les années 1920 le tremplin de la production de masse et de l'essor de la puissance économique américaine, est maintenant en crise partout en Occident; mais en Orient, elle s'apprête à conquérir les poids lourds. L'ancienne industrie occidentale tend à être sous-traitée chez eux, comme Serge tu le fais remarquer à juste titre.

Les poids lourds savent bien pourtant que leurs civilisations sont autant menacées d'auto-destruction que la civilisation occidentale.

Le discours de la décroissance est sans doute pour eux simplement inaudible. Une même raison justifie le refus par George W. Bush de ratifier le protocole de Kyôto et motive l'appétit d'industrie des poids lourds: gagner la course à la domination. Le désir de croissance est d'abord un désir de puissance, une volonté de puissance.

Il a fallu attendre un millénaire pour que l'Europe se relève du désastre de l'effondrement de l'empire romain, au printemps de l'an mil, et en attendre un autre pour que la croissance s'emballer à l'échelle du monde; mais seulement quelques années pour que l'humanité prenne conscience des risques qui la menacent du fait même de la croissance.

### **Pourquoi la croissance?**

D'où vient la croissance millénaire de l'humanité? quel est son moteur? La réponse est: *nous ne savons pas*. Nous la constatons, nous la mesurons, mais elle défie notre compréhension. Le principal mystère, c'est la dialectique entre croissance démographique et croissance économique (mesurée par celle du PIB). Les séries de Maddison nous ont permis de mesurer trois taux de croissance (population, PIB global et PIB par tête) et de constater que le PIB *par tête* a diminué jusqu'à l'an mil (sauf en Asie), et commencé à augmenter, en Europe et chez ses rejetons, à partir de la révolution industrielle, puis dans le monde entier. Il est probable que la croissance de la population pousse en avant la croissance économique, si toutefois la population additionnelle trouve de nouvelles terres à cultiver, de nouveaux capitaux à mettre en valeur. Si c'est le cas, jusqu'à la révolution industrielle, la croissance du PIB est due essentiellement à la croissance de la population; mais elle est limitée par les routines de la "civilisation matérielle", la rareté des terres et du capital. De là l'extrême faiblesse ou lenteur de la croissance du PIB par tête: il représente ce qui, dans la croissance globale, excède la part imputable à la croissance démographique, ou encore ce qu'on pourrait appeler un "plus-de-croissance", qui évoque le *surproduit* des physiocrates, le *surplus produce* de Smith, le *net revenue* de Ricardo ou la *plus-value* de Marx, c'est-à-dire ce que l'humanité produit *en plus* de ce qui lui est nécessaire pour subsister, elle et sa progéniture. Si les estimations au pifomètre des historiens sont valables, jusqu'à l'an 1000, l'humanité produisait juste assez pour se reproduire et croître lentement; et encore, les paysans en bas de l'échelle sociale crèvaient de faim à la moins anicroche, et surtout leurs enfants en bas âge, bien qu'ils fussent prolifiques. Ce n'est qu'avec le "printemps du monde" que la productivité a commencé à croître à peine plus vite que n'augmentait le nombre des hommes. L'humanité occidentale a dû attendre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour espérer être tirée d'affaire, et l'humanité orientale et africaine a dû attendre l'âge d'or, qui n'a pas dû être doré pour tout le monde.

Donc, la conscience d'un excès de croissance est tout récent. Les mentalités ou cadres de la perception du monde sont rigides, inertes et lent à bouger; et nous voudrions que les peuples du Sud soient prêts à renoncer à la croissance (et à la puissance) et abandonnent leur tradition aussi vite que quelques intellectuels occidentaux ?

J'ai voulu compliquer les tableaux de Maddison en décrivant la mondialisation pour bien montrer qu'elle ne résultait pas du caprice ou de l'erreur de parcours d'une humanité fourvoyée, mais de processus lourds, entremêlant flux commerciaux et financiers mondiaux et tentatives désespérées des États-nations pour capter ces flux et les convertir en puissance politique et militaire. Et face à cette tendance lourde, très lourde, tu proclames: «Démarchandisons! Démondialisons!» (p. 109 et 196), comme si ça dépendait des bonnes intentions des individus.

C'est en travaillant ce papier que s'est imposée à mon esprit l'image du convoi de l'humanité lancé "à fond de train" (p.2). L'inertie du train c'est 2000 ans, c'est 10000 ans de routines, de relations et d'institutions. Une inertie mentale plutôt que matérielle (à moins de considérer les

institutions comme de la matière, ce qui m'arrive parfois, car elles sont de l'activité cristallisée, de l'énergie humaine mise en conserve). Lorsqu'elles ne sont plus animées par l'esprit, les institutions se désagrègent, les installations se délabrent, les machines rouillent ou deviennent obsolètes et le train tombe en panne. Les habitudes démographiques sont elles aussi inertes: les familles nombreuses ont la vie dure au Sud. Or c'est des peuples du Sud que dépend aujourd'hui l'avenir écologique de l'humanité et c'est eux qui doivent être convaincus; notre pouvoir est bien faible.

De esprits lucides nous invitent à voir la crise écologique du point de vue de la place de l'homme dans l'univers, comme le fait Hubert Reeves. Oui, le problème écologique n'est pas seulement un problème technique de gestion, mais un problème cosmique qui met en cause la survie sur terre de la conscience et de l'intelligence; c'est un problème "spirituel" qui concerne ce pourquoi nous sommes sur terre et notre manière d'y *être* plutôt que d'en *avoir* les fruits.

## 2. L'idéal de la Société de décroissance est une mystification

### *Pourquoi je ne crois pas à ton utopie*

Au bout de six mois de réflexion, s'est peu à peu imposée une conclusion que je te livre, Serge, d'un coup, sans précaution, mais sans non plus d'agression: la société de décroissance que tu décris dans ton livre est un leurre; c'est plus qu'une illusion, c'est une mystification, qui te mystifie toi-même.

Ma critique du *Pari de la décroissance* consiste à mettre en question :

- 1) l'ennemi à abattre: le "capitalisme", caché derrière la société de croissance;
- 2) l'idéal historique: la société de décroissance;
- 3) la méthode: la dénonciation et la culpabilisation des "ennemis du peuple";
- 4) l'idée même qu'il faille une stratégie dont nous serions les stratèges.

### 1) *Le capitalisme est un mythe politique, une chimère malfaisante*

La société de croissance n'est qu'un avatar du capitalisme. Le capitalisme est un mythe politique négatif, une chimère malfaisante (1), un Démon qui paraît avoir en lui-même la source de son propre mouvement, et qui existe objectivement dans la réalité sociale. Il prend la forme humaine des bourgeois (à l'époque de Marx), des capitalistes, des opérateurs des marchés financiers, des dirigeants des firmes multinationales. Ce démon doit être abattu.

### 2) *La Société de décroissance est un mythe, une mystification*

Ton idéal historique est dérivé du socialisme imaginé par le marxisme; et même plutôt quelque chose qui ressemble au communisme primitif qui servait de repère à Marx et à Engels: une organisation de la société en petites communautés qui partagent leur richesse. Mais ces sociétés autonomes et conviviales dont tu nous parles n'ont aucune chance d'exister; c'est une utopie sans consistance, un paradis terrestre laïque illusoire mais qui a néanmoins, comme jadis le socialisme, une fonction efficace: c'est en son nom que tu dénonces la société réelle.

### 3) *La méthode: dénonciation par l'avant garde et culpabilisation*

Cette méthode éveille les énergies humaines les plus réactives et stériles et n'est pas propre à mobiliser l'énergie positive qui serait nécessaire à la vie commun ou, comme le dit Sylvain Dzimira dans la lettre qu'il t'a écrite en janvier dernier, le "être ensemble".

### 4) *L'idée même qu'il faille une stratégie*

Ton schéma calque la démarche léniniste, celle d'une stratégie en vue de la conquête du pouvoir. Et tu te mets imaginativement à la place du stratège.

---

1 . Une chimère n'est pas seulement une illusion, c'est d'abord et surtout, dans la mythologie grecque, un "monstre fabuleux qui a la tête et le poitrail d'un lion, le ventre d'une chèvre, la queue d'un dragon, et qui crache des flammes" (Robert). Ce mot me semble excellent pour illustrer les sentiments que le capitalisme suscite dans l'imaginaire marxiste et gauchiste. La chimère capitaliste est avide de profit, elle dévore le monde et suce le sang (la plus value) des travailleurs qu'elle exploite.

Pour le dire en peu de mots: *tu ne sors pas du mythe, du point de départ de l'analyse (le capitalisme, l'enfer) jusqu'au point d'arrivée (le paradis).*

Tu nous invites à dénoncer, à dénigrer et à rejeter le monde réel que je vois neutre, mais où tu ne vois qu'une figure diabolique inventée il y a plus d'un siècle par un prophète laïque, pour imaginer en miroir un avenir radieux, une figure bénéfique, mais tout aussi illusoire (le socialisme), image idéalisée d'un paradis passé (le communisme primitif) projeté dans le futur. L'avenir radieux prend chez toi la forme de petites communautés de la civilisation rurale, mais idéalisées par un esprit moderne et rebaptisées du joli nom de "sociétés conviviales et autonomes".

Malgré tes dénégations répétées, tu nous proposes bel et bien de retourner en arrière, comme si l'humanité s'était trompée de route en tissant depuis des millénaires, dans le conflit, la guerre ou la paix de compromis, le réseau qui l'unifie en une seule grande société mondiale. Cette mondialisation, je la vois pour ma part comme un processus neutre, ni bon ni mauvais, mais toi tu la maudis, parce que tu discernes derrière elle la figure maléfique de la chimère capitaliste.

D'un bout à l'autre tu nous fais voir un monde moral issu des mythes du passé, un socialisme travesti en communautés ancestrales mais tout aussi mythiques que la société que tu dénonces. Ton monde est complètement imaginaire, et tu n'en sors pas.

Je suis d'accord avec bien de tes analyses des excès de notre société, de sa folie du progrès, de son enflure individualiste, mais je respire mal dans l'univers où tu nous convies.

### ***La croissance, c'est nous***

#### *1. Le mythe de la révolution*

Tu dis: "Le projet de Société de décroissance est éminemment révolutionnaire" (p. 190), il prend donc exactement la place du projet marxiste dans "l'imaginaire" militant. Et plus précisément du projet *léniniste*. Ton livre fourmille d'allusions au vocabulaire révolutionnaire; rien ne te plaît davantage que la "critique radicale", etc.

Je ne crois pas à la révolution. C'est le mythe par excellence. C'est l'idée qu'on peut abolir d'un coup les œuvres humaines antérieures, du passé faire table rase, arracher les racines de la société actuelle considérée comme une mauvaise herbe, lui faire subir une "transformation radicale". La conception léniniste de la stratégie révolutionnaire, même adoucie et réduite à une révolution des mentalités, à une "décolonisation de l'imaginaire", reste une stratégie pensée en termes militaires de conquête des esprits et de propagande, et me paraît complètement déplacée dans le problème en cause aujourd'hui. La faillite du marxisme n'est pas seulement dans sa prophétie du socialisme démenti par l'histoire, mais aussi dans sa méthode, symbolisée par le léninisme. Il n'y a aucun esprit à conquérir, aucun esprit à décoloniser (comme s'il existait un colonisateur extérieur aux esprits), aucun peuple ignorant à libérer de l'emprise de l'obscurantisme religieux en lui apportant les Lumières.

Je vois mal les maussiens se convertir, former une Église et prêcher la société de décroissance. L'expérience d'une Église laïque a déjà été tentée, ce fut le parti révolutionnaire, le parti communiste. Non merci! Nous n'avons pas à répéter sous d'autres idéaux l'aventure marxiste qui fut généreuse au départ, mais s'acheva dans la sclérose intellectuelle.

#### *2. Pour un réformisme écologique*

Ton chant de gloire à la révolution et ta critique "radicale" des réformistes et des révisionnistes me donne plutôt envie d'être réformiste. Le réformisme est pratique: plutôt que de détruire, on expérimente peu à peu. On ne peut pas rendre l'humanité écologique si elle ne le veut pas, on ne peut pas faire la révolution avec des gens qui n'en veulent pas. Nous ne sommes pas une avant garde. Nous pouvons seulement souhaiter qu'en ayant un comportement pratique écologique, nous donnions envie aux gens d'essayer l'austérité joyeuse qui nous rend si heureux.

En une génération l'esprit des gens s'est ouvert à l'écologie. La génération de nos aînés y était étrangère, la nôtre aussi quand nous étions jeunes. Je voulais faire la révolution prolétarienne, alors que nos enfants, eux, ont spontanément une conscience écologique, sans avoir été la cible d'une stratégie de conquête. Ainsi va l'esprit du temps; il est autre et plus que la somme des milliards de conscience individuelles; il évolue mystérieusement.

Que faire? Rien. Juste témoigner, et pratiquer sans le proclamer sur tous les toits un peu de cette sagesse antique à laquelle tu fais référence ça et là.

### 3. Une démocratie à l'échelle mondiale?

Faire avec nos institutions que l'histoire nous a léguées

C'est au moment où l'économie mondiale est sur le point de s'unifier et qu'une sécession récente menace de la diviser que naît la SDN (1919), premier symptôme institutionnel de cette unification. Mais elle est boycottée par la seule puissance qui, l'ayant conçue, aurait pu lui donner consistance: les USA. L'ONU, les USA l'ont voulue, mais l'ignorent souvent quand ça les arrange. Et leur influence est telle dans les organisations internationales que leurs adversaires ignorent celles-ci ou les boycottent à leur tour, les considérant non sans raison comme des prolongements de la puissance américaine. L'État international n'est pas l'ONU, mais l'État fédéral US qui en tient lieu.

Une société civile mondiale?

C'est seulement lorsque le socialisme s'effondre (1991) que se manifestent les premiers signes d'une société civile mondiale. Dès juin 1992, à Rio de Janeiro, encore balbutiante, elle prend la parole au Global Forum du premier sommet de la Terre, *justement à l'occasion du traitement sur la place publique du problème écologique majeur*. C'est là que fut signée la première convention climatique, au nom de laquelle les Etats-Unis pourront participer aux négociations de Kyôto II. Cette place publique, c'est la "communauté internationale" (des États), dont les réunions sont suivies et contestées par la "société civile mondiale" structurée par les ong, qui ne représentent pas les États, mais l'universalité de l'humanité concernant tel ou tel problème. Enfin... les ong ne représentent personne, sinon elles-mêmes, elles ne sont pas élues, mais elles portent des désirs non reconnus ou maltraités par la société politique (États) et économique (entreprises multinationales). Cette démocratie mondiale est elle aussi, certes, un idéal historique; mais est-il moins réaliste que celui des petites sociétés démocratiques prétendues autonomes et conviviales? Après tout, ils ne sont pas incompatibles.

Que nous le voulions ou non, nous ne pouvons plus revenir en arrière. L'impuissance relative des États est ancienne: en l'an mil ils commençaient déjà à voir les flux marchands et financiers leur passer sous le nez, sans rien pouvoir faire d'autre que les attirer et les séduire par des mesures de protection (chartes ou franchises royales octroyées aux villes). Le capitalisme, si ce mot a un sens, c'est d'abord la mondialisation, alors que les États-Nations, c'est d'abord la division. C'est eux qui portent en eux la guerre comme la nuée porte l'orage, comme disait Jaurès. Certes ils ont voulu la "nationalisation" de l'économie, mais n'y sont pas parvenus, malgré leurs efforts, du mercantilisme médiéval au fordisme moderne.

La société de décroissance est un idéal trop faible pour inverser ou modifier ce processus millénaire de croissance et de mondialisation, lancé à fond de train.

### 4. La croissance, c'est nous; sa démesure, c'est la nôtre; la solution, c'est encore nous

La question que tu poses rejoint celle d'Alain et Ahmet): la possibilité d'une limitation de l'ubris humaine, d'une auto-limitation. C'est le premier commandement de leur Décalogue anti-capitaliste (RdM 20). Elle est sous tendue par la question de *la source de la démesure*. La démesure, c'est *l'ubris* des Grecs, au cœur de la leçon de morale écrite par Hésiode à son frère 700 ans avant notre ère.

La source de cette démesure, c'est nous, en tant que moi. *L'ubris*, c'est l'enflure de l'ego. C'est notre *praxis* qui crée le monde social. C'est nous les auteurs du monde que nous dénonçons. Le capitalisme c'est nous. C'est le produit de notre propre désir. C'est nous qui, en faisant les enfants que nous aimons, contribuons à la prolifération de l'humanité et remplissons le train de la croissance; c'est nous qui, en consommant les marchandises sophistiquées, attirantes et fascinantes, ne cessons d'injecter notre propre désir dans la machine à produire et la nourrissons. Le mécanisme subjectif a été décrit par Marx même: c'est l'aliénation. Elle nous fait prendre notre propre œuvre (le capitalisme) pour une figure étrangère qui nous surplombe et nous menace. En dénonçant ses méfaits supposés, nous lui donnons consistance.

La réponse à la question que je posais en 1997 dans la *Revue du MAUSS* n°9 "Le capitalisme existe-t-il?" a un peu changé:

- non, le capitalisme n'existe pas, c'est une création de l'esprit, un concept moral et non scientifique: le capitalisme n'est intelligible que s'il est dénonçable;

- oui, il existe en tant qu'Etats-Unis d'Amérique, puissance mondiale géohistorique, qui unifie l'économie mondiale comme l'avait fait jadis l'Europe, entremetteuse des mondes, et dont les dirigeants, à New York ou à Washington, prêtent leur volonté, leur conscience et leur parole à l'entité fictive "capitalisme", lui permettant ainsi d'exister institutionnellement, de "s'incarner" pour ainsi dire en tant que "quasi-sujet";

- oui, il existe en tant que quasi-sujet, *artificial soul* (Hobbes), chimère malfaisante mobilisant l'énergie des militants; mais il n'a pas plus de chances d'être supprimé qu'un moulin à vent d'être renversé par la lance de don Quichotte;

- oui, il existe, mais en nous, comme convoitise de la marchandise, avidité de posséder, volonté d'avoir, que nous projetons dans le monde extérieur sous forme d'un fantôme, d'une idole spirituelle que nous adorons comme le veau d'or, ou dénonçons comme une chimère vorace.

Le fait qu'un ensemble social qui nous paraît consistant, existant objectivement à l'extérieur de nous, dont chacun de nous semble pouvoir faire l'expérience en le touchant pour ainsi dire du doigt, puisse n'être qu'une création de nos esprits, est une proposition presque scandaleuse; c'est pourtant un secret philosophique profond et vérifiable par chacun de nous.

La démocratie est-elle une alternative au capitalisme? Capitalisme et démocratie

L'idéal de la société de décroissance est creux et sans force; où trouver la force alors? Dans le peuple! Dans la démocratie! Mais la démocratie est-elle le garde-fou de la croissance démesurée (en effet, l'ubris est une sorte de folie du monde)?

Démocratie et capitalisme sont en effet solidaires; ils sont nés ensemble. Le capitalisme a une généalogie historique honorable: des flux échappés des décombres de l'empire romain et coulant au Moyen âge hors de portée de l'avidité des rois et des empereurs. Normalement, les empires auraient dû l'emporter sur les villes libres et étouffer ou s'approprier la richesse marchande, comme ils l'ont fait en Turquie, en Inde, en Chine. Ce n'est qu'en Europe que la ruine de l'empire romain a été si complète, si profonde, qu'aucun empire n'a réussi à étendre longtemps sa souveraineté sur toute l'Europe, malgré les tentatives de Charlemagne, de Charles Quint ou de Napoléon. Ce n'est qu'en Europe que les villes libres, stimulées par le commerce avec le monde arabe, ont pu surgir au premier Moyen âge comme les champignons d'un humus pourrissant et fécond, profiter de la fragmentation politique de l'Europe et s'épanouir au soleil de la Renaissance. Certes, elles ont été rattrapées et finalement absorbées par les États-nations, mais c'était trop tard. La richesse financière avait droit de cité et les dynasties marchandes relativement à l'abri des violences et des vols opérés par les rois et empereurs.

Le capitalisme, c'est, fondamentalement, un raté de l'histoire. Mais la démocratie aussi: l'un et l'autre ont profité de l'échec irrémédiable de l'empire européen (c'est l'idée de Jean Baechler). Ce fut la chance de la démocratie, mais aussi du capitalisme.

Comment le peuple pourrait contrôler et freiner sa propre démesure?

Alors, la démocratie, solution au problème écologique? Pierre Rhabi, un autre décroissant convaincu et que je respecte comme toi Serge, affirme que seule une minorité occidentale de l'humanité (20%) profite des fruits de la croissance et de sa démesure. Je ne suis pas convaincu: les "classes moyennes" devenues aisées de l'humanité nombreuse de l'Orient, et peut-être un jour celles de l'Afrique ou d'Amérique latine, poussent les feux de l'industrialisation en suivant la voie occidentale responsable de la pollution au carbone.

Le problème est le suivant: la démocratie est le pouvoir du peuple; elle permet d'institutionnaliser les conflits et de les régler pacifiquement. Or, ce sont les désirs du peuple qui nourrissent la croissance sans limite.



Comment le peuple pourrait-il contenir ou contrôler sa propre démesure?  
Je ne sais pas. Je n'ai pas de réponse. Je n'ai pas d'argument. Je me tais.

Paris, le 29/08/07 □